

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

Chaumont

Limoges, [1858?]

III.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)

III.



Huy. — *Liège*. — Le fantôme de Charles le Téméraire. — La Meuse. — Nain et bossu. — Le palais de l'évêque. — Le Perron. — L'hôtel-de-Ville. — Le Pont-des-Arches. — Grétry. — Vieille montagne. — Chaufontaine. — Pépinster. — *Spa*. — Verviers. — Effets de nuit. — Aix-la-Chapelle. — Ce que l'on voit par une fenêtre obscure de l'hôtel de Paris à Aix-la-Chapelle. — Les bains. — La Chapelle d'Aix. — Les péripéties d'un mimo-drame. — Les saintes reliques. — Trésors et merveilles. — Charlemagne. — Le cœur de Othon III. — La chaire de Henri II. — Le sarcophage de César-Auguste. — Le trône du plus grand prince du monde. — *Borcette*. — Réveries et souvenirs.

Liège, octobre 1833.

— Conducteur, est-ce que nous sommes à Liège? cria un long et maigre personnage qui dormait à mes côtés et se réveilla au mouvement d'arrêt du convoi.

— Huy! Huy! fit le conducteur.

Et notre homme, à ce mot, de descendre avec empressement...

A peine était-il à terre, le digne Flamand, que le convoi se remettait en marche, lentement, comme d'ordinaire...

— Nous sommes à Huy et non à Liège, conducteur, vous m'avez trompé, en me disant : Oui!

— J'ai crié Huy, et n'ai dit ni oui ni non... répart le conducteur...

Nous n'entendons pas le reste du dialogue du pauvre voyageur, ma chère Agathe, car notre machine court à toute vapeur.

Nous touchons en premier lieu à *Bouges*, délicieux village qui sert d'aigrette à une masse de rochers à pic, appelés les *Grands Malades*. Ils dureront cependant plus longtemps que nous et les nôtres. Mais j'imagine que ce nom leur aura été donné parce que ce fut là que mourut un illustre malade, don Juan d'Autriche, célébré par Casimir Delavigne, et enterré dans une église de Namur.

Puis, voici l'HERMITAGE DE SAINT HUBERT, le grand saint Hubert, patron des chasseurs,

l'infatigable Nemrod de la noire forêt d'Ardennes, qui lui fit voir un *cerf porte-Crucifix* dont les naïves peintures ont tant de fois émerveillé mon enfance.

Voici *Samson*, et, à côté, la ruine d'un manoir, étalée sur une roche pélasgique dont une anfractuosité reproduit, à ravir, une tête d'homme décorée d'une barbe formidable.

Voici l'antique église de Sclayn, et le *pagus* de *Sclayn* plus vieux encore.

Voici *Andennes*, où sainte Begge, fille de Pépin, au VII^e siècle, fondait un béguinage, dont nous avons vu un spécimen à Gand.

Enfin voici *Hug*, forteresse puissante que dore le soleil levant. Un touriste qui nous voit fort occupés à étudier le portail et le cloître de l'église, fort beaux de détails et d'ensemble, nous dit :

— C'est ici que mourut Pierre l'Ermitte, le fameux prédicateur des croisades.

Et c'est à ce *Château d'Aigremont*, que vous apercevez dans le lointain, qu'au XV^e siècle habitait de préférence le seigneur d'Arembert, Guillaume de la Mark, surnommé bien justement le *Sanglier des Ardennes*, à cause de ses brigandages et de ses cruautés. Vous pourrez voir, au-delà du pont de la Boverie, au village de Wez, près de Liège, l'endroit où ce farouche suzerain tua, de sa propre main, Louis de Bourbon, évêque de Liège. C'est un sacrifiant que ses crimes ont illustré non moins que sir Walter-Scott, dans son magnifique *Quentin Durward*.

Notre touriste parlait encore, que l'horizon s'ouvrant à nos regards émerveillés, nous voyons un immense amphithéâtre de collines se développer sous nos yeux, tout diamanté de blanches constructions, tout émaillé de villas, de bouquets d'arbres, d'obélisques d'usines, et, dans le beau cirque, formé par leur enceinte, une ville grande et belle, dont de nombreux clochers et des dômes accidentent la monotonie.

C'est *Liège*.

— Savez-vous quel est le peuple le plus léger de la terre? demanda le touriste, sorte de commis-voyageur, à mon fils étonné.

— En vérité, je l'ignore... à moins que le peuple français... fit Emile en hésitant.

— Mais c'est le peuple de Liège... clama le touriste, avec un gros rire de triomphe.

M. Dory coupe court aux facéties du voyageur, en disant à Emile avec un sérieux glacé :

— Les Liégeois sont les anciens Eburons.

Les Eburons habitaient cette contrée qui touche à la rive droite de la Meuse, où s'étend la *forêt des Ardennes*, depuis Sedan et Givet, en France, jusqu'à Aix-la-Chapelle, dans la province Prussienne-Rhénane. Autrefois cette forêt était bien plus étendue. César nous dit dans ses *Commentaires*, qu'elle était la plus considérable des Gaules.

Quoique réunis à la Belgique depuis plus de quarante années, les Liégeois laissent percer toujours leur esprit de nationalité et d'indépendance. Jamais le sentiment démocratique ne s'est montré plus fort, plus opiniâtre, et souvent plus tumultueux que chez ce

peuple de Liège, qui est loin d'être léger comme le prétend l'affreux calembour de Monsieur.

Liège est, du reste, une ville antique et fameuse.

Les princes-évêques et notamment l'évêque Noger, y élevèrent une magnifique cathédrale en l'an 1000. Elle fut détruite en 1795.

Liège posséda un magnifique couvent de Dominicains, dont les sombres cloîtres et la noble architecture abritèrent de savants et illustres personnages.

Le ruisseau *Legia* qui la traverse et vient se jeter dans la Meuse lui donna son nom de *Liège*. Ce ruisseau a perdu son nom et s'appelle à cette heure *Ri-de-Coq-Fontaine*.

Mais que d'événements ont vus ces croupes verdoyantes de la *Montagne Sainte-Walbruge* qui ceint la ville de Liège, dont les parties hautes ont fait la *Ville haute*, et les parties baignées par la Meuse, la *Ville basse*!

Dirai-je, par exemple, que le fameux duc de Bourgogne, Jean Sans-Peur, celui qui, avec d'Ocquetonville et Courtensé, tua le duc d'Orléans, dans la rue Barbette, à Paris; la nuit du 22 novembre 1407, marchant au secours de son beau-frère, Jean de Bavière, contre lequel les Liégeois, excédés de ses vexations, s'étaient insurgés et qu'ils assiégeaient dans Maëstricht, leur tua jusqu'à vingt mille hommes, et ramena dans Liège le prince-évêque triomphant? Alors furent jetés dans la Meuse des milliers de manants liés deux à deux. Alors furent élevés autour de Liège des forêts de roues pour le supplice des Liégeois, et des gibets sans nombre pour leur pendaison.

Dirai-je que cette ville remuante s'étant révoltée de nouveau sous Philippe le Bon, ce duc, à son tour, les écrasa, et noya dans le sang leurs privilèges et leurs libertés, au point de livrer leur ville à un affreux pillage, ainsi que Dinan?

Dirai-je encore que sous Charles le Téméraire, dont, à mes yeux, le grand et sévère fantôme plane sur cette cité dont nous nous approchons, révoltés par les intrigues et sous les inspirations de notre roi Louis XI, ce duc, à bon droit surnommé *le Terrible*, vint avec quatorze cents lances, et remorquant l'artificieux auteur de cette rébellion qu'il avait fait prisonnier à Peronne, assiéger la ville de Liège que voici? Outre ses Bourguignons, Charles avait quatre mille Calabrais, gens mauvais et cruels. Liège ne put résister. L'évêque, que les rebelles tenaient en prison, fut mis en liberté. Mais cet acte tardif de justice ne les sauva pas de la noire vengeance du Terrible.

— Il n'avait pas péri plus de deux cents personnes le jour où l'on était entré dans la ville, écrit M. de Barante dans son Histoire des ducs de Bourgogne; depuis il y en eut un bien plus grand nombre noyées ou mises à mort; on n'épargna presque aucun des prisonniers faits dans les maisons ou les églises. Quant aux pauvres malheureux qui avaient quitté la ville, ils mouraient par centaines de faim et de froid dans les montagnes ou les forêts. Les gens de guerre couraient de tous côtés, leur donnant la chasse comme à des bêtes sauvages. Un gentilhomme du pays de Luxembourg, qui avait d'abord tenu leur

parti, en fit un grand carnage, afin d'obtenir le pardon du duc. Après huit jours d'hiver passés ainsi, car on était en novembre 1468, Charles partit, laissant l'ordre de brûler Liège et de la démolir, comme on avait fait à Dinan, deux ans auparavant.

Alors, après dix jours de carnage, la torche se promena dans les rues de Liège et l'incendia. A cinq lieues de distance, on entendit le fracas des murs et des toits qui s'écroulaient, et, la nuit, on apercevait d'Aix-la-Chapelle, dans le ciel rougi, la réverbération des flammes qui dévoraient la vieille cité... ajoute un écrivain du temps.

Dirai-je enfin les indomptables furies du sire d'Arembert, Guillaume de la Mark, le Sanglier des Ardennes, dont Monsieur nous parlait tout-à-l'heure, qui, tant de fois pressura, saigna, foula et tortura le peuple de Liège et ses bourgeois?

Oh! non. N'insistons pas sur de telles calamités. Mais il me semble qu'à chaque pas nous allons faire jaillir le sang du sol, que chaque pierre va nous crier: Vengeance! et, je le répète, les fantômes de Jean Sans-Peur, celui du Sanglier des Ardennes, mais surtout le squelette de Charles le Téméraire, me semblent se dresser sur les ruines qu'ils ont amoncelées, drapés dans des suaires tachés de sang...

— Histoire de l'humanité! fit le touriste en fredonnant.

Pour Emile, ces détails l'émeuvent étrangement; il cherche dans l'air les fantômes qu'évoque M. Dory; il écoute avidement; il promène partout un regard inquiet, cherchant des yeux les traces de ces événements, s'impressionnant des drames arrivés sur le sol qu'il foule; et, à la pâleur de son visage, on voit qu'il déploie les calamités de ces âges malheureux.

Cependant nous arrivions à Liège, ma chère Agathe. Descendus du rail-way, nous nous trouvons assez loin de la ville. Pour la joindre, nous traversons des terrains livrés à des masses d'ouvriers. C'est un nouveau lit que l'on creuse à la rivière de Meuse, qui souvent a le caprice d'inonder la basse ville. Puis traversant une promenade qui a nom *Sauvenière*; nous sommes abordés par une sorte de nain, petit bonhomme de deux pieds et demi, aussi bossu que Polichinelle, mais non moins malin que Pierrot, qui nous offre ses services pour nous guider.

Nous l'acceptons. Pourquoi refuser cet infortuné? Donc, le voici, tout fier de notre confiance, qui nous guide vers le *Palais* antique des princes-évêques.

A mon sens, c'est le premier monument de la ville, au moins dans mon esprit, à cause des souvenirs qui s'y rattachent, puisque les princes-évêques étaient les rois de Liège. Je l'ai vu, ma chère Agathe, je l'ai contemplé, je l'ai admiré. Charles Quint disait de ce palais que c'était le plus beau de la chrétienté. Sa vieille façade ne déplaît pas, certes, elle a même quelque chose de majestueux qui frappe, mais, ce qui charme l'œil et plaît à l'imagination, est la cour intérieure, carrée comme celle d'un cloître et soutenue par une infinité de colonnes gothiques, sveltes, élégantes, gracieuses, d'une belle pierre finement sculptée. Ce fut Erard de la Mark, un des aïeux du Sanglier des Ardennes, qui le

construisit en trente-deux années, et en y consacrant des sommes considérables. Là, sous ces voûtes, Charles Quint, Jean Sans-Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire, Marie de Bourgogne, tous les princes-évêques, si puissants et si forts, et combien de paladins ! entrèrent et passèrent courbés sous le poids de leur gloire, mais aussi de leurs vengeances et de leurs colères, comme aussi de leur honte, témoin Louis XI..

Aujourd'hui ce palais appartient à dame Justice qui y juge et condamne, et absout. Elle y abrite même une catégorie de femmes que l'on nomme *Pécheresses*.

Pauvre Liège du moyen-âge, que deviens-tu ? Il n'a pas suffi des incendies de Charles le Terrible pour détruire tes maisons gothiques, à tourelles, à pignons, à perrons, à fenêtres ogivales, il faut encore que le bras du moderne vandalisme t'impose nos façades correctes, efface tes antiques sculptures pour les remplacer par des plâtres, nivelles tes couvents pour les remplacer par des théâtres, témoin le monastère des Dominicains, devenu vaudeville et opéra de par M^{lle} Mars, qui en posa la première pierre, ouvre des passages Lemonnier, où se dressaient d'antiques châtelets ? Enfin, c'est un sort qu'il faut subir. Les Romains ont remplacé les Grecs, les Egyptiens ont pris la place des Babyloniens, les Franks des Gaulois, le moderne doit remplacer l'antique.

Dédommageons-nous de cette triste transformation que subit Liège, dont une église s'est montrée à moi sous le bandeau stupide de *Manège!* et allons voir le fameux *Perron*.

— Qu'est-ce que le Perron ? vas-tu me dire.

C'était précisément la question que j'adressais à mon petit bossu qui trottait à mes côtés, lorsqu'il nous parla du Perron. J'ai recueilli de sa réponse, que je traduis, l'explication suivante :

Le Perron est à Liège ce qu'est au soldat son sabre, au fusil sa baïonnette, au tambour sa peau d'âne, au religieux son chapelet, au prêtre son bréviaire. Le Perron est le palladium de Liège. Les Liégeois aiment tant, chérissent tant, vantent tant la fontaine fondée au IV^e siècle, et composée de vasques superposées à l'aide de colonnes, de nymphes et de lions, que, pour les punir plus cruellement que la mort, la noyade, le sac et l'incendie, Charles le Téméraire leur enleva cette fontaine du Perron et la plaça à Bruges, en écrivant sur le socle, de la pointe de sa dague :

Je suis le Perron de Liège
Que le duc Charles a conquis.
J'estoy signe que Liège
Estoy lige et le país.
Or, ne soit homme esbahys
Si je suis chy par mémoire ;
Le puissant duc m'y a mis
En signe de sa victoire.

C'était le 18 décembre 1465, que ce terrible enlèvement avait lieu : heureusement

Marie de Bourgogne , si douce de cœur , qu'un jour pour sauver son chien qui se noyait , elle faillit périr dans l'eau , rendit le Perron à l'amour des Liégeois. Alors advint qu'une cavalcade d'honneur alla jusqu'à Bruges faire cortège , au retour du Perron bien-aimé. Aussi écrivit-on en lettres d'or cette légende fameuse , pour remplacer celle qui précède :

LE PERRON

Que Liége regarde avec orgueil comme l'emblème de la patrie
Fut replacé sur ce piédestal le 10 juillet 1478.

En face du Perron qui décore la petite place du Marché et protège les choux et les navets du pays de Liége , se trouve l'*Hôtel-de-Ville* , édifice assez mesquin , mais rappelant aussi le souvenir de l'énergie virile des magistrats qui y ont siégé.

Par une petite rue fort étroite , nous descendons vers la Meuse , et nous arrivons au *Pont des Arches* , magnifique ouvrage gothique , fondé par Ogier de Danemarck , compagnon de notre Charlemagne. Ce pont fait un dos d'âne très prononcé. Pour tenir les Liégeois en respect , Maximilien de Bavière , en 1686 , le garnit de canons , et sur la redoute du milieu , qui reçut le nom de *Dardanelle* , il écrivit :

*Discite pacate sub principe vivere , Cives.
Seditio pœnis nulla carere solet.*

La Révolution française a effacé cette trace de despotisme.

Devant le *Palais de l'Université* , autour duquel croissent les herbes et les ronces , se dresse la statue d'Ernest Grétry , né à Liége le 11 février 1741 , musicien fameux , auteur de l'*Épreuve villageoise* et de *Richard-Cœur-de-Lion*. Nous voyons aussi dans le faubourg , au-delà du pont des Arches , l'humble maison qui lui vit ouvrir les yeux à la lumière.

Je ne te dirai rien de la *Citadelle* qui domine le point culminant de la ville , ni du *Carillon de St-Paul* qui joue douze fois par jour et autant par nuit l'*Ouverture du jeune Henri* ; je ne te promènerai pas non plus dans les dix-huit églises ouvertes , sans parler de celles qui sont fermées et qui servent de manéges , etc. , ou qui sont à vendre , hélas ! Mais il faut que tu me suives à *Saint-Jacques* , la première de toutes par ses floritures et la fastueuse ornementation de son architecture arabe. De là , tu viendras aussi à *Saint-Paul* , dont la nef gothique est merveilleuse , et tu les admireras avec nous. Ce qui distingue ces deux églises , ce sont des mosaïques en arabesques qui décorent les voûtes , et produisent un fort bel effet , quoique d'un goût peut-être équivoque.

Saint-Paul possède une fort belle chaire en bois sculpté , ornée de statues de marbre par-devant , et , à l'arrière , offrant l'image de Satan , en marbre également.

Saint-Jacques offre à la curiosité de belles orgues d'André Séverin. On les dit peu harmonieuses.

J'aurais fini sur Liège, si notre nain, tout enthousiasmé de nous voir bons pour lui; ne nous eût dit avec emphase quelques mots que je veux te citer :

— Oh ! vous faites bien d'admirer Liège, ce sera la première ville du monde. Nos chansons wallonnes nous disent qu'elle doit être, un jour, plus grande que Thèbes; plus forte que Troie; plus puissante que Carthage; plus somptueuse que Jérusalem; plus opulente que Constantinople; plus active que Paris; plus riche que Londres; plus commerçante que Venise; plus brillante que Naples; plus sainte que Rome !

— Amen ! fit Émile.

Le petit bonhomme s'en va très-heureux, et, en s'éloignant, se retourne bien des fois; je lui ai donné une pièce neuve de cinq francs, en or... Quelle joie !

Avant de quitter Liège, j'ai vu aussi, ma chère amie, au-delà du pont de la *Boverié*, le théâtre des guinguettes des faubourgs, entre la Meuse et l'Ourthe, à *Wez* enfin, l'endroit où les *Marcassins* du Sanglier des Ardennes l'aidèrent à massacrer l'évêque Louis de Bourbon.

Nous avons visité de même *Franchimont*, où une poignée de braves tenta d'arrêter les Bourguignons et les Calabrais de monseigneur Charles le Terrible arrivant à Liège tout écumant de rage et la menace à la bouche. Comme les Spartiates aux Thermophyles, ils se firent tous tuer jusqu'au dernier. Et ce fut deux jours après que Liège fut livrée à la colère du Duc.

Enfin, le soir, un soir déjà ténébreux et sombre, nous avons vu les fameuses usines de zinc de la *Vieille Montagne*, aux portes de Liège, et, en toute vérité, nous pouvions nous croire aux enfers. Des flammes bleuâtres s'élevaient d'abîmes obscurs; d'énormes cheminées, comme des trépieds antiques, jaillissaient des flammes rouges de sang, blanches ici, verdâtres là, et au milieu de ces brasiers effrayants tout un peuple de travailleurs s'agitaient dans toutes les poses d'un supplice et de tortures sans nom. On eut dit des milliers de démons tourmentant les âmes des damnés livrées à leurs furies et à leurs vengeances. Ou bien encore, toutes ces cheminées infernales pouvaient se comparer à de nombreux cratères de volcans en travail d'éruption. Ils jetaient au loin leurs reflets sinistres et sanglants; et comme on arrive subitement à *Vieille-Montagne*, par un détour imprévu de la route, c'est un véritable saisissement que l'on éprouve en se trouvant à l'improviste en face de ce spectacle, surtout quand la nuit noire est venue.....

En regard de ce lugubre tableau, le lendemain, au lever du soleil, emportés par une calèche rapide, nous arrivions au délicieux village de *Chaufontaine*, le Saint-Cloud de Liège, à l'entrée de la charmante *Vallée de la Vesdre*. On y trouve des eaux chaudes, fort appréciées pour leurs particules salines, connues dès le XIII^e siècle, et là, au XVI^e, un philanthrope établit des bains qui ont grande renommée. Le site de *Chaufontaine* est, sans contredit, le plus romantique du pays de Liège.

Par une double rangée de châtelets, de villas, d'usines, de charmantes maisons nichées

aux flancs des rampes boisées de riches collines, nous touchons ensuite à *Pépinster*, puis nous frôlons le manoir et le parc de *Juslenville*, et de *Theux*, petite bicoque fort antique où Louis le Débonnaire eut un castel; car les Carlovingiens ont aimé beaucoup cette partie de la Belgique, comme les Mérovingiens avaient affectionné l'autre partie voisine de la mer, pour arriver à une avenue qui, comme une lanterne magique, nous montre *Spa* à son extrémité.

Spa, octobre 1853.

Que de choses j'aurais à te dire sur cette bourgade de Spa, oasis délicieuse, étalée par la main de Dieu en plein cœur de la forêt des Ardennes, à la base d'une haute montagne qui arrête la bise, et riche de ses eaux salines, gazeuses et saturées de fer. Le fer est dans toutes ces contrées. Le sol rouge et couvert de rouille annonce la présence d'un abondant minéral. Aussi l'exploite-t-on sur bien des points de la contrée.

Or, au x^e siècle, Spa n'était qu'un beau désert. Mais comme la source du *Pouhon*, ou *Puits-Carré*, bouillonnait déjà, on s'abrita sous les arbres autour de son bassin, lorsqu'on eut apprécié la vertu de ses eaux, et bientôt l'évêque de Liège permit à un industriel, Wolf de Breda, de bâtir une hôtellerie pour boire l'eau et d'élever une forge pour recueillir le fer. Ainsi se forma Spa qui s'enrichit successivement de l'autre source *La Géronstère*, ou *Puits-Rond*, puis de la *Sauvenière*, puis des deux *Tonnelets*, puis du *Brisart*, puis de la *Fontaine-aux-Crapauds*. Les eaux froides, mais salutaires de Spa, se produisent par bien des cratères, comme tu vois.

Alors le chétif village devint une modeste bourgade; par suite, la bourgade devint une petite ville, et enfin la ville se changea en une brillante cité, si fameuse que rois, reines et empereurs s'y donnèrent rendez-vous.

En 1577, Marguerite de Valois, la *Reine Margot* de Henri IV, sa première femme, si tu veux, vint y passer une saison; mais l'état des chemins la contraignit de s'arrêter à Liège, où elle but les eaux chez l'illustre prince-évêque, Gérard de Græsbeck, qui a aussi donné son nom à l'une des sources oubliée dans mon catalogue. Charles II, d'Angleterre; Gustave III, de Suède; l'Empereur Joseph II, Paul I^{er}, de Russie; Pierre le Grand, en 1177; Alexandre, le roi de Prusse, le roi et la reine des Belges, l'abbé Raynal, Monge, de Candolle, Alfiéri, Volney, le duc de Wellington, furent tour à tour les hôtes et les illustres buveurs des eaux de Spa.

Je ne te dirai rien, ma chère Agathe, des plaisirs de Spa, de ses jeux, de ses bals, de ses concerts, de ses chasses, de ses promenades, etc., ni de sa *Redoute*, ni de son *Kursaal*, ni du *Pied de Saint-Rémacle*.

Si j'en avais le temps, et si Aix-la-Chapelle ne m'appelait pas par la voix de M. Dory,

qui brûle d'y arriver, j'aimerais mieux te peindre la *Cascade du Grand-Hoo*, produite par la chute de la *Salw*, qui se jette dans l'*Emblive*, dans une vallée pittoresque au point de vous montrer deux rivières parallèles l'une à l'autre avant leur jonction, et la première plus élevée que la seconde de soixante pieds ;

Les *Grottes de Remouéhamps* que vous visitez, affublés de blouses, des torches à la main, à travers des cours d'eau souterrains, au milieu de vagissements mystérieux qui vous serrent le cœur, et sous des voûtes de stalactiques curieusement éclairées par les feux des torches ;

Les ruines du *Château des quatre fils Aymon*, dont le père fut seigneur de Termonde, et dont le fameux cheval a laissé des empreintes dans la forêt de Soignies ;

Et enfin les *Cascades de la Hoigne*.

Mais mes compagnons de route, fatigués de la civilisation de Spa, et surtout indignés de l'immoralité de ses jeux, sont si fort à ma poursuite pour quitter le théâtre des passions humaines, que je prends à peine le temps de te baiser sur les deux joues, et de me dire ta fidèle vassale, pour courir à eux et m'excuser au nom de celle que j'aime comme ma plus tendre amie.

F. D.

Aix-la-Chapelle, octobre 1855.

Madame,

J'ai autour de moi, se reposant sur des ottomanes, un jeune étudiant et sa mère, qui me semblent si peu disposés à écrire, souscrire ou transcrire rien que ce soit, qu'il me semble de mon devoir de ne pas vous laisser sans nouvelles de ma main. Leur silence vous ferait croire à quelque malheur, et il n'y a rien de tel. Nous sommes tous fatigués, mais bien portants. Cette lettre vous en donnera la preuve.

Il m'est venu aux oreilles qu'on m'avait signalé comme désirant arriver à Aix-la-Chapelle, dont je rêvais, dont je parlais, dont la pensée me mettait en délire. C'est vrai, Madame : je vous en fais l'aveu. Aix-la-Chapelle, pour moi, c'est le berceau d'un grand homme, c'est le théâtre de la vie d'un héros, c'est le tombeau d'un immortel empereur.

J'avais l'imagination montée à l'endroit de cette ville, pour moi la plus curieuse, la plus belle, la plus sainte.

Quand avons-nous quitté Spa ? Je n'en sais plus rien. J'ai souvenir que nous sommes passés à *Verviers*, de nuit, et que, à droite, à gauche, en amont, en aval, dans tout le pourtour de cette cité, nous voyions une infinité de fabriques, jetant la flamme par leurs cent fenêtres, et, dans l'obscurité profonde du moment, produisant à l'œil du touriste étonné un effet fantastique des plus émouvants. Puis, après de longues attentes, dans le

mystérieux silence de la nuit, silence à peine interrompu par le monotone roulement du convoi et les sifflements sinistres des locomotives, j'entends crier enfin : Aachen ! Aachen ! Ce qui veut dire pour nous Français : Aix-la-Chapelle ! Aix-la-Chapelle !

Ce n'est pas là une traduction purement littérale, car *Aachen* veut dire *Ville-sur-l'eau*. Mais *Ville-sur-l'eau*, ou *Aachen*, prononcer *Akens*, c'était toujours Aix-la-Chapelle.

Pline parle de cette ville sous le nom de *Vetera-Castra*.

Et pendant les Romains l'appelaient *Civitas Aquensis*, la *Cité marécageuse*.

Au moyen-âge on la nomma *Aquisgranum*.

Que veut dire le mot *Granum* ? Est-ce le nom d'un Romain ? *Granus*, qui aurait fondé la ville ? Est-ce celui d'Apollon honoré sous l'épithète de *Granus* ? Serait-ce la même étymologie que *Grann*, nom sous lequel les Gaulois adoraient le soleil ? Ou bien encore, le génie mauvais que, sous Charlemagne même, on croyait habiter les eaux d'Aix-la-Chapelle, sous le nom de *Grant*, serait-il cause de cette appellation ? En vérité je ne puis trancher ce nouveau nœu gordien.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Romains, sous Jules-César et sous Drusus, paraissent avoir séjourné à Aix, car on y trouve des traces de leur présence.

Ce qu'il y a de sûr aussi, c'est qu'à notre arrivée, à près de minuit, nous tombons à la tangente de cette vieille cité, comme dans une caverne de voleurs, sans y voir goutte, et nous sommes heureux d'aviser l'*Hôtel de Paris*, dont les huis flambloient encore, pour aller lui demander le vivre et le couvert.

Le vivre consiste en un perdreau, une omelette aux confitures et quelques fruits. Quant au couvert, c'est un appartement des plus simples, mais pour moi merveilleux, car les fenêtres ouvrent sur la ville, comme la rue de Rivoli donne sur le jardin des Tuileries.

A peine installé dans ma chambrette, mon premier besoin est, non pas de dormir, mais d'ouvrir ma fenêtre bien-aimée, et de regarder... Aix-la-Chapelle.

Pas plus d'Aix-la-Chapelle que de Bagnaux, si vous regardiez ce joli village des Tours de Notre-Dame, à l'heure solennelle de minuit. Obscurité complète ; pas le moindre filet de lumière... La ville dort, et elle dort sans soupirer, sans se plaindre, sans ronfler, car pas la moindre brise, pas le plus léger bruit. Néanmoins Aix est là, sous moi, à deux pas, et Aix est la ville de Charlemagne !

Oui, c'est là que Charlemagne est né ! C'est là que Charlemagne a vécu, ou au moins s'est reposé par fois de ses travaux herculéens ! C'est là que Charlemagne est mort ; c'est là que je trouve la tête, le bras, le cadavre de celui qui fut Charlemagne ! C'est là que vient souvent son âme, pour voir, examiner, bénir son Aix chérie, si tant est qu'il soit donné aux âmes de revoir les lieux qu'elles ont aimés lorsqu'elles étaient enfermées en un corps plein de vie !

Or, que de rêveries pour moi, éveillé, pensant, évoquant mes souvenirs !

Je vois, en 742, la vieille *Tour de Granus*, qui occupe le centre de la *Civitas Aquensis*,

Excursions.

s'illuminer, la nuit, dans une chambre basse, et les serviteurs de Berthe au-Grand-Pied, aller en hâte annoncer à Pepin le Bref qu'elle vient de lui donner un fils, qu'elle nomme Charles.

Je vois Pepin le Bref, en 754, faire couronner ce fils bien aimé, en même temps que son fils aîné, Carloman, par le pape Étienne II.

Alors voici l'Occident qui est donnée à Charles, et l'Orient à Carloman.

Mais les deux frères s'aiment peu; et pendant que, soumis aux avis d'Étienne III, Carloman conserve son épouse Gilbergua, Charles répudie la sienne, celle que les Franks lui ont donnée, Hémitrude, et épouse Desiderata, la fille de Didier, roi des Lombards que le Pape lui disait *perfide et dégoûtante nation, ayant donné la lèpre à la terre*.

Mais, en 771, je le vois aussi qui répudie Desiderata, et prend Hildegarde, de la nation des Suèves. De là guerre entre les Lombards et les Franks. Et, comme son frère meurt, et que Gilberga, sa veuve, se réfugie près de Didier, expédition rapide de Charles qui se met en possession de Didier et de toute l'Italie septentrionale. On le couronne alors roi des Lombards.

Aussitôt je le vois qui s'achemine vers Rome, où jamais aucun roi franc n'est encore entré, et où il est reçu avec tous les honneurs réservés aux Patrices et aux Exarques. Le Souverain-Pontife, avec tout son clergé, l'attend sur le perron de Saint-Pierre. Charles en gravit les degrés, qu'il baise humblement l'un après l'autre, et arrive ainsi au Pape qui le presse sur son cœur. En échange de ces tendresses, le roi de France confirme la donation de l'Italie faite au Saint-Père par Pepin le Bref.

De ce moment la puissance de Charles devient dominante en Europe.

Les Saxons qui habitent le nord de la Germanie, en 772, se permettent bien d'insulter saint Libwin, qui leur prêche l'Évangile; mais Charles marche aussitôt contre eux, prend Ehresbourg, leur principale forteresse, et renverse leur fameuse idole Irmensul.

Wittikind, le plus brave et le plus habile de leurs chefs, va bien chez les Scandinaves, chercher parmi eux des libérateurs de sa patrie: Charles retourne sur leurs frontières, les réduit à l'obéissance et leur ouvre les yeux à la vraie lumière en leur imposant le baptême.

Puis, c'est en Espagne que Charles, en 778, va protéger les émirs arabes contre les Kabiles de Cordoue. Le brave paladin Roland lui prête le secours de son bras; mais, au retour, le perfide vassal, Loup, duc des Gascons, taille son armée en pièces dans la vallée de Roncevaux.

Puis, c'est à Bucklols, encore contre Wittikind, encore contre les Saxons, que je le vois remporter une nouvelle victoire, et établir en Saxe ces puissantes prélatures qui, pendant des siècles, furent investis de tous les droits de souveraineté.

Mais alors le voici qui soumet plusieurs petits princes voisins, force l'ambitieux Tassillon, duc de Bavière, à la tranquillité, en l'enfermant dans l'abbaye de Lorsch,

dont j'ai visité les ruines, près de Bensheim, non loin de Heidelberg, dans le duché de Hesse-Darmstadt.

A ce moment une alliance conclue en Orient avec Irène et Nicéphore lui donnent toute sécurité pour l'avenir. Et cependant je revois Wittikind, sorti de nouveau de la Scandinavie, qui fait reprendre les armes aux Saxons. Cette fois Charles s'irrite, et, pour venger ses lieutenants traîtreusement massacrés, il fait massacrer à Verdun, sur le fleuve Aller, cinq mille de ces remuants Saxons. Toute la nation se soulève aussitôt. Mais Charles est victorieux à Theuthmold, à Osnabrück, et enfin, Wittikind et son frère Abo embrassent de bon gré le Christianisme et prêtent serment d'obéissance à Attigny-sur-Aisne, en 785.

Maintenant c'est le duché de Bénévent, en Italie, qui est soumis.

C'est Adalgise, fils de Didier, qui tente de reconquérir la Lombardie, que l'on abat et que l'on tue par l'armée de Grimoald.

Puis, en 789, les Franks passent l'Elbe pour protéger les Slaves contre les Witzes, qui sont soumis, et l'Empire franc est étendu jusqu'à l'Oder.

En 793, se terminent les expéditions contre les Huns de la Pannonie, mal menées, par le fait des Saxons qui se révoltent, et à cause d'une conspiration d'un fils de Charles, Pepin le Bossu. Mais, en 794, les Saxons sont domptés et on dépeuple leur territoire par l'émigration.

Je vois aussi Charles, qui profite d'une guerre civile des Huns et des Avars, envoyer contre eux son fils Pepin, qui leur passe sur le ventre, pénètre jusqu'à Raab, et s'empare du *zing* ou camp des derniers.

Alors en 797, des princes sarrazins d'Espagne viennent à Aix-la Chapelle demander des secours à Charles. Des collines qui entourent la cité carlovingienne, je vois aussi descendre une longue suite de personnages vêtus de costumes d'Orient et des Espagnes. Ce sont les ambassadeurs du roi de Galice, Alphonse II, et ceux du roi des Huns, et ceux de Constantin V, empereur d'Orient, qui tous réclament ou son alliance, ou son appui.

Hélas! deux prêtres ont formé un complot contre le pape Léon III. Arrêté par les conjurés, blessé même, le Pontife leur échappe, et, à son tour, arrive à Aix, demandant protection du roi des Francs.

Charles part aussitôt. Il arrive à Rome le 24 novembre 800. Le Pape se purge de toutes les accusations de ses ennemis, et Charles lève le glaive pour le proclamer souverain. Mais voilà que le jour de Noël, pendant que le roi franc, avec tout son cortège de guerriers, assistait à la messe, absorbé dans de pieuses méditations devant l'autel de Saint-Pierre, Léon III, s'avançant vers lui, pose une couronne d'or sur sa tête, et tout le peuple de s'écrier :

— A Charles-Auguste, couronné de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire!

Il y avait trois cent vingt-quatre ans que l'empire d'Occident n'existait plus, et je le vois renouvelé dans la personne de Charles.

Le Roi franc n'est plus simplement Charles, il devient Charlemagne!

Charlemagne n'est plus simplement roi, il est fait empereur.

Ce couronnement de Charles le rend le premier monarque du monde. Léon III voudrait alors réunir l'Occident à l'Orient. Aussi propose-t-il à Charlemagne d'épouser Irène, impératrice d'Orient. Mais Charlemagne se fait vieux et craint l'insuffisance de ses forces pour gouverner l'univers.

Et pourtant, Haroun-al-Raschid, kalife de Bagdad, admirant sa naissance et sa vertu, lui aussi m'apparaît, envoyant à Aix une brillante ambassade, chargée de riches présents ou reliques sacrées en or, en pierres précieuses, avec les clefs du Saint-Sépulcre.

Mais Charlemagne est grave et pieux. L'orgueil n'entre pas dans son cœur. Au contraire, je le vois se recueillir dans son palais d'Aix-la-Chapelle pour fonder de grandes choses et en préparer de plus grandes encore.

En 804, alors que mon héros compte soixante deux ans, le pape Léon III fait la dédicace du Dôme, ou de la fameuse chapelle qui est là sous mes yeux, en 1855, telle qu'elle fut alors en 804, et qui donne désormais à la ville le nom d'Aix-la-Chapelle. C'est à la sainte Vierge qu'elle est consacrée. Trois cent soixante cinq évêques assistent à cette superbe inauguration. Mais comme l'Empereur a désiré que pour aussi belle fête il eût un nombre de prélats égal aux jours de l'année, deux évêques, enterrés depuis long-temps, sortent de leurs tombeaux, assistent à la cérémonie, et puis, tout après, se recouchent dans leurs linceuls et s'endorment de l'éternel sommeil. La renommée répand partout la gloire de ce temple magnifique que, par les dons offerts au grand prince, on décore, dans des chasses splendides, des précieuses reliques, données par le Patriarche de Jérusalem, les Empereurs grecs et le roi de Perse, Haron-al Raschid.

Après les intérêts de la Religion, le grand empereur songe aux intérêts de ses peuples, et je le vois devenir tour à tour législateur, restaurateur des lettres. D'abord il complète les lois qui régissent ses États, les fait concorder, en corrige les vices, et dresse ses fameux *Capitulaires* qui, seuls, feraient la gloire d'un homme. Il établit ensuite les *Envoyés royaux*, *Missi dominici*, qui veillent à la bonne administration de la justice, et arrêtent toute dilapidation. Il crée les *Juges* pour la direction des domaines et des impôts.

Je vois alors Pierre de Pise lui enseigner la Grammaire; le diacre breton Alcuin, lui révéler les autres sciences. Aussi parle-t-il le latin aussi facilement que sa propre langue et comprend-il le grec sans hésitation. Il écrit même, chose rare pour le temps, et je le vois dans son cabinet d'études, sis au sommet de cette tour que je visiterai demain, tirant les tablettes qu'il cache sous son chevet et s'exerçant la main. Alors, par ses ordres, l'Ecos-sais Clément fonde l'Ecole des enfants nobles, puis l'Ecole moyenne pour les enfants de la bourgeoisie, et enfin l'Ecole des pauvres. Je le vois qui les visite, qui examine lui-même

les élèves, qui place à sa droite ceux qui ont bien fait et les félicite; met à sa gauche les paresseux et les humilie.

Puis le même empereur qui porte deux couronnes et le sceptre et le glaive, réforme la musique barbare des églises des Gaules; et, frappé de la majestueuse simplicité des cérémonies de l'église romaine, se fait donner deux maîtres de chant par le pape Adrien, et ouvre dans la France des écoles de musique, comme il ouvre partout des écoles de belles-lettres.

Voulez-vous le portrait de ce noble empereur?

Sa taille est élevée, fort élevée; il est gros et robuste. Le sommet de sa tête est rond; il a les yeux grands et vifs, le nez un peu long, une chevelure abondante et d'un blond foncé. Sa physionomie est ouverte et gaie. Assis ou debout, sa personne commande le respect et respire la dignité. Il marche d'un pas ferme; tous ses mouvements offrent quelque chose de mâle; sa voix est grêle, chose étrange eu égard à la force du corps.

Voulez-vous connaître son ajustement? Je l'ai là sous les yeux. Le voici:

Charlemagne porte une chemise et des hauts-de-chausses de toile de lin. Une tunique le couvre: il la serre avec une écharpe de soie. Des bandelettes entourent ses jambes et les chaussettes qui les enveloppent. Il a des sandales aux pieds. Quand l'hiver sévit, un justaucorps de peau de loutre lui garantit la poitrine et les épaules contre le froid. Il est armé d'une épée dont la poignée et le baudrier sont d'or ou d'argent. Parfois il en adopte un autre enrichie de pierreries; mais c'est aux jours de fêtes seulement, ou quand il donne audience.

A table; sachez comment on le sert: quatre seuls plats, outre le rôti qu'apportent les chasseurs sur la broche, figurent devant lui et les siens. Il mange volontiers de ce dernier mets. On lit alors les chroniques du temps passé. A peine boit-il deux ou trois fois d'un vin très-médiocre.

Il ne quitte pas ses vêtements pour se coucher. Il repose tout au plus deux ou trois heures. Il interrompt son sommeil assez souvent, et se lève et travaille et reçoit ses amis; et lorsque le comte du palais vient lui annoncer quelques procès, il fait entrer les parties et prend aussitôt connaissance de l'affaire.

Avec quel soin ne s'occupe-t-il pas de l'éducation de ses enfants? Il les fait initier aux mêmes études libérales qu'il cultive lui-même. Il exige qu'on les exerce à l'équitation, au maniement des armes, à la chasse. Et, afin de détourner ses filles de l'oisiveté, ne veut-il pas qu'on les exerce aussi au fuseau, à la quenouille, aux ouvrages de laine. Se promène-t-il? voyage-t-il? ses fils l'accompagnent à cheval, et ses filles suivent en litière, avec une escorte de soldats d'élite.

Il distribue et fait distribuer d'abondantes aumônes: ses largesses vont au-delà même des mers, en Syrie, en Egypte, à Jérusalem, à Carthage, trouver les chrétiens pauvres et

compâtir à la détresse de tous ceux qui souffrent. Mais la prévoyance de l'avenir s'empare de Charlemagne. Je le vois, réunissant ses fils à Thionville, convoquer une assemblée des grands de son royaume, régler, en Champ-de-Mai, le partage de ses états. A l'aîné de ses fils, Charles, il assigne la France et la Germanie; au second, Pépin, il donne l'Italie, la Bavière et la Pannonie; au troisième, Louis d'Aquitaine, il livre la Bourgogne, la Provence et la Marche d'Espagne. Il ordonne ensuite, quand l'acte est ratifié par le peuple et signé par le pape, que s'il survenait quelque contestation, on aura recours à l'épreuve de la croix. Naïve, mais pieuse et sainte idée!

Alors ses fils continuent, pour lui, la guerre. On soumet les Souabes, les Bohêmes, les Maures de Corse, les musulmans de Navare.

En 808, le connétable Burchad, avec une flotte, la première dont il soit fait mention dans l'histoire de Charles, remporte plusieurs avantages sur les Sarrasins dans les îles de Sardaigne et de Corse.

C'est à cette époque qu'un courrier vient lui apprendre que deux cents gros vaisseaux, appartenant à des hommes trapus, sauvages et méchants, que l'on appelle North-mans, ont paru sur les côtes de Frise. Aussitôt il prépare une station navale à Gand, une autre en Boulogne, envoie des messagers pour réunir son armée, et se prépare à la guerre. Mais en même temps, dans une triste prévision de l'avenir, appuyé sur la fenêtre, il pleure! Oui, le grand Empereur verse des larmes.

Charlemagne devinait les malheurs que causeraient en France ces terribles aventuriers du nord, ces Normands maudits! comme il disait.

Hélas! à toute prospérité les calamités viennent faire contraste. Voici qu'un château, fort important, bâti sur l'Elbe, Hobbnochi, est pris par les Wilzes; le roi Godefried, de Danemarck, son ennemi, est assassiné par ses gardes, et les Danois vont faire irruption: Pépin, le second fils du roi, meurt à Milan, et Charles, roi de Germanie, perd la vie, à Vienne.

Alors nouveau Champ-de-Mai, à Aix-la-Chapelle, pour un nouveau partage entre les autres fils de l'empereur.

Mais en 814, en janvier, ce grand empereur tombe malade, à la sortie d'un bain. Je le vois aussitôt, sans terreur devant la mort, appeler Hildebald, son aumônier, se confesser, recevoir les derniers sacrements et se préparer à la mort. Voyez le faire un dernier effort pour soulever sa faible main droite, et faire sur sa tête et sur sa poitrine le signe de la croix, puis ranger ses membres pour le repos éternel, et enfin fermer les yeux en disant à voix basse:

— *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum!*

Et il expire. C'était le 28 janvier 814. Charlemagne avait soixante-douze ans.

Alors son corps est lavé, paré solennellement, et porté dans la chapelle qu'il a fondée.

Cette chapelle est octogone, elle a quarante-huit pieds de diamètre. Deux galeries supérieures en font le tour. A gauche, il y a plusieurs chapelles collatérales. Des arcades sont à égale distance. A chaque arcade sont appuyées deux colonnes qui montent pour soutenir trois petites arcades au-dessus desquelles court une corniche horizontale. Sur cette corniche s'élèvent deux autres colonnes qui, avec les mêmes axes que les premières et sans corniche, mais moyennant un chapiteau de diverses formes, rejoignent la soffite de l'arcade principale. De belles balustrades de marbre accompagnent cette colonnade. Les colonnes sont de granit bleu, les autres de marbre, et plusieurs de porphyre de Ravenne. La coupole est éclairée par huit croisées, ouvertes au-dessus des arceaux. Les galeries consistent, la première en huit espaces quadrangulaires et huit triangulaires, couverts par des voûtes croisées et ouverts entre eux par des arcades; la seconde est formée de hautes loges réunies par des espaces triangulaires. Les pleins-cintres ont la figure de fer à cheval. Les murs, qui servent de contreforts à cette construction n'ont que trois pieds et demi jusqu'aux fenêtres; mais ils sont fortifiés au dehors par seize piliers qui font saillie d'un pied. A l'ouest, du côté des chapelles, s'élève une tour carrée dont l'intérieur est égal aux ouvertures des arcades de chaque étage. A chaque côté de cette tour sont deux escaliers ronds qui reposent sur des voûtes. Dans la partie supérieure de l'escalier du nord s'ouvre une porte qui conduit de l'église au palais de l'empereur. Sur le sommet de la tour règne une balustrade, et s'ouvre un balcon d'où l'on montre au peuple les choses saintes de la chapelle. Le tout est clos par de magnifiques portes de bronze.

Or, c'est sous ce dôme, au centre de cette chapelle octogone, que l'on creuse un caveau, un caveau qui sera le dernier asile de Charlemagne. Là, sur un trône de marbre en forme de chaise curule, revêtu de lames d'or, on asseoit le cadavre impérial couvert de ses vêtements d'empereur; on lui met sa couronne sur la tête, son épée à son côté, le livre des Evangiles, relié en or, sur les genoux; un morceau de la vraie croix suspendu à son cou, et une panetière attachée à sa ceinture. Ses bras reposent sur ses cuisses, et ses pieds s'appuient sur un sceptre et un bouclier d'or que lui a donnés le pape Léon III. Enfin, pour que rien ne manque à la pompe de cette sépulture, on pave de pièces d'or le caveau tout entier, et la porte de fer de ce monument funèbre est scellée dans la muraille, comme pour dérober aux générations à venir la vue du néant de toutes les grandeurs de la terre.

Alors, dans cette ombre du sépulcre, sur ce trône de marbre, et dans cette attitude d'empereur, vivant et glorieux, reste pendant cent quatre-vingt-quatre ans, de 814 à 966, le fameux Charlemagne.

Mais voilà qu'en 998, il prend fantaisie à Othon III d'adopter les vêtements de Charlemagne, et ses insignes pour servir au couronnement des empereurs d'Allemagne, et alors il fait ouvrir le tombeau, le profane! On trouve le royal défunt dans la même at-

titude et toujours attendant. On le dépouille, on le dépouille indignement ! Puis on laisse le squelette nu, aux horreurs de l'obscurité, et l'on referme le sépulcre.

Seulement, comme pour purifier le temple de la profanation qu'il vient de subir, Othon III fait construire une aile se rattachant à la chapelle octogone, qui prend le nom de chœur. Entre le chœur et la chapelle, on établit un orgue sur une masse de colonnes très-mesquines. Et dans le centre du chœur, comme déplorable parodie, Othon III ordonne que l'on mette son tombeau, que domine l'aigle des airs, huché triomphalement sur le globe de l'empire.

En 1018, Henri II fait don à la chapelle d'une magnifique tribune, en bois sculpté, revêtue de superbes ivoires, ornée de cristaux, et spécialement de la coupe et du hanap du prince, décorée de lames d'or, et on la place dans le chœur d'Othon III, à droite.

Puis en 1166, Frédéric I, autre héros connu sous le nom de Barberousse, lui aussi veut avoir un fauteuil digne de son renom, pour son couronnement qui se prépare. Et comme il n'en connaît pas de plus fameux que celui de Charlemagne, le voilà qui vient en hâte à Aix-la-Chapelle, fait ouvrir de nouveau le sépulcre impérial, dépossède le cadavre de son siège, et, sans rougir, ose s'asseoir, vivant, où Charlemagne était assis mort. Alors, sur ce fauteuil, placé désormais dans la chapelle d'Aix, lui, Frédéric Barberousse, est sacré le premier, ayant en tête la couronne du mort, en main le sceptre du mort, au côté l'épée du mort, et jurant le serment impérial sur l'Évangiliaire du mort. Puis, après lui, trente cinq autres empereurs sont successivement sacrés et couronnés sur ce même fauteuil du défunt, orné des insignes du défunt, dans le même *hochmünster*, ou *dôme*, ou chapelle d'Aix-la-Chapelle.

Il advient donc que ce qui distingue long temps Aix, c'est le dépôt des ornements du sacre des empereurs, c'est d'être la ville du couronnement, c'est d'être déclarée, par Charles IV, la capitale de l'empire : car, dans la fameuse *Bulle d'or*, Charles IV fait une loi expresse à l'endroit de ces privilèges.

Et cependant, après Ferdinand I, nul empereur n'y fut plus couronné. L'éloignement de la cité, la jalousie des autres villes, le manque de commodités nécessaires, les dangers de la guerre, la négligence des magistrats, privent, à cette époque, Aix-la-Chapelle de cet honneur et de ses avantages.

Chose étrange ! dans le commencement de la possession de ces insignes, plusieurs empereurs s'en font accompagner dans leurs guerres, comme devant porter bonheur à leurs armes. Othon II, en 992, les porte à la bataille de Bénévent ; Henri IV s'en fait suivre pendant plusieurs campagnes ; Frédéric II les présente devant Parme, en 1248 ; Adolphe de Nassau les présente à Gelheim, en 1298 ; Albert d'Autriche s'en fait accompagner contre le landgrave de Thuring ; et Sigismond les a devant Nicopolis, en 1396. Or, il est remarquable que, dans presque toutes ces batailles, ces empereurs sont complètement

battus. Naguères ces ornements précieux, dans la guerre de la Hongrie avec Kossuth contre l'Autriche, sont enlevés sans que l'on sache ce qu'ils sont devenus. On les trouve heureusement, enfouis en terre, dans je ne sais quel misérable village.

Cependant le squelette du roi demeurant dépouillé, je vois que l'on s'empresse de recueillir ces débris d'un homme qui fut grand, et dont les ossements méritent les honneurs d'un saint.

On possède, à Aix-la-Chapelle, le sarcophage dans lequel fut inhumé, il y a deux mille ans bientôt, le petit cadavre d'un autre grand homme, César-Auguste, le premier empereur de Rome, celui qui régnait quand Jésus-Christ vint au monde. C'est un splendide marbre de Carrare. L'enlèvement de Proserpine est gravé en relief, par un ciseau de maître, sur les côtés de ce cercueil. On voit, conduits par Mercure, les chevaux du dieu des Enfers qui entraînent la victime qui se débat en vain dans les bras du ravisseur Pluton. C'est dans ce chef-d'œuvre de l'antiquité, qui a contenu les ossements d'un illustre Romain, que l'on enterre les ossements d'un illustre Franc. Et, quand Charlemagne est couché où a dormi Auguste, on le dépose dans le caveau, ouvert déjà deux fois.

Alors Frédéric Barberousse vint dédommager à son tour la grande ombre du héros, et envoie, pour la suspendre au-dessus de la pierre de marbre dont on scelle le caveau, et sur lequel on écrit en lettres de bronze la simple dédicace,

CAROLO MAGNO,

une lampe immense, circulaire, de près de quinze pieds de diamètre; or, argent et cuivre, avec de petites tours aux soudures ayant forme d'une couronne impériale, et que soutient une énorme chaîne de cent pieds de long, tombant du dôme. Pour lui faire hommage aussi, Charles-Quint envoie à son tour, deux cents ans plus tard, une riche chapelle de drap d'or, garnie de perles; dans la même pensée, Marie Stuart fait parvenir un diadème d'or massif, décoré de diamants et de pierreries; puis, Isabelle-Claire-Eugénie, infante d'Espagne, suit cet exemple, et, en 1599, donne une chasuble et des bijoux précieux; Enfin Joseph I^{er}, en 1694, fait don de nappes d'autel, de rideaux de brocard rouge de Venise, deux habits très-riches brodés de perles, que la mère et la sœur de ce prince ont faits, et destinés à orner les statues de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus.

Hélas! vanité des vanités! la paix du tombeau de Charlemagne est encore troublée! Il est dit que les membres de ce monarque auront autant de mouvements morts, qu'ils en ont eu vivants. Le chapitre s'est emparé du saint, et, reprenant ses ossements au sarcophage, il les divise et fait de chaque partie une relique. La tête est mise en un chef d'argent, à jour, qui permet de voir le crâne le plus large et le plus puissant qu'un homme ait porté. Le bras, ce bras vigoureux qui a pesé les destinées du monde, est placé dans un bras d'or... Et le reste du corps est enfoui dans un admirable reliquaire, devant lequel l'artiste s'extasie et le chrétien prie, car celui que ce reliquaire renferme fut *grand et saint*, les deux premiers mots de la langue, les deux expressions les plus sublimes!

Et devant ces débris d'une grandeur tombée, le grand Napoléon vient, en 1804, rêver, méditer et prier! Puis, tombé à son tour, lui, le Charlemagne des temps modernes, en 1814, Alexandre, l'empereur de toutes les Russies, se présente en grand costume impérial, comme Napoléon, rêver et méditer. Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, arrive aussi pour ces grandes reliques; mais il juge qu'il suffit d'un costume de campagne pour saluer notre Charlemagne, et s'abstient de se présenter en roi. Le génie ne s'inspire pas! A présent, pour quelques thalers, le premier manant du monde peut se présenter: il est accueilli, il voit et touche les restes du plus étonnant des héros!

Doac, Madame, comme j'avais lu tout cela, je revoyais tout ce que je viens de dire, par ma fenêtre ouverte, la nuit de mon arrivée à Aix la Chapelle, et, nonobstant l'obscurité, cette longue série de hauts faits, cette suite de paladins, ces rois, ces empereurs, leurs peuples, leur cortège, leur cour, se remontraient à moi, s'animaient, chevauchaient, cavalcadaient, tombaient et mouraient, comme il advint en effet... tant mon imagination pénétrée, sur le théâtre obscur de cette grande gloire éteinte, ravivait toutes choses, parce que je me trouvais là, à Aix-la-Chapelle...; parce que Aix-la-Chapelle était là, à cent pas de moi, dans l'épaisseur d'une nuit noire, à ne pas voir une étoile aux cieux. Oh! que j'eusse béni un beau clair de lune! Heureusement le jour vint!...

Or, je m'étais mis au lit peut-être à trois heures du matin. Il en était six, quand la voix perçante d'un coq, non gaulois, mais prussien, me réveilla. Le soleil jetait dans ma chambre un rayon furtif; les pierrots d'Aix-la-Chapelle pépitaient sur les arbres, en se disputant déjà quelque relief; et, sur les toits de l'hôtel de Paris, les hirondelles, massées comme des régiments qui vont passer une revue, se préparaient au grand départ, car les premiers froids de l'automne se faisaient sentir, ce jour-là surtout.

Que me faisait le froid d'automne? N'étais-je pas à Aix-la-Chapelle? j'aurais voulu tenir le cor d'ivoire de Charlemagne, j'aurais sonné un ébouriffant boute-selle, pour faire lever mon monde un peu plus vite. En un clin d'œil je fus sur pied...

— Vite, vite debout!... criai-je aux portes d'Emile et de sa mère... vite de grâce! Hâtons-nous... le soleil monte... nous sommes à Aix-la-Chapelle! nous allons voir Karl-Magne!

Puis je me remis à la fenêtre. Enfin je voyais Aix-la-Chapelle, Madame! Son dôme, son Hochmunster, sa chapelle en un mot, rutilait au soleil; sa tour de Granus, l'un des clochetons de l'Hôtel-de-Ville, jadis palais de Charlemagne; la ville avec ses monuments, ses églises, ses vieilles portes, ses remparts, ses maisons, les ceintures de verdoyantes et pittoresques collines qui l'entourent, m'apparaisaient sous un magnifique ciel bleu...

Et mon cœur battait dans ma poitrine!...

Aix-la-Chapelle, octobre 1838.

Nous avons tout vu, Madame, la chapelle, les saintes reliques, Charlemagne lui-même, les traces de ses pas, les ruines de son palais, tout...

Nous quittons l'hôtel de Paris : une assez médiocre rue nous fait arriver à une autre rue beaucoup plus belle, bordée de maisons toutes modernes, et qui sert d'avenue à une sorte de temple grec. Ce n'est pas un temple, c'est le théâtre. Je lis au fronton :

Musagetæ Heliconiadum Choro.

Passons : que nous fait ce théâtre ? tout au plus que nous importe-t-il de savoir que c'est sur l'ancienne église des Capucins qu'il est construit.

La même rue, en tournant à droite, nous fait arriver à une assez jolie place, sur laquelle se promènent à grands pas des hommes, des femmes, des jeunes filles ; et, d'un monument moderne, moitié enfoui en terre, montent, montent d'autres jeunes filles, d'autres femmes, d'autres hommes.

— Eh ! mon Dieu ! dis-je à M^{me} D... dans la préoccupation que nous donne la cité de Charlemagne, nous ne pensons pas qu'Aix est une ville d'eaux thermales, comme le dit son nom, qu'on y prend ses bains, qu'on y boit à six sources différentes des *eaux sulfureuses*, divisées en *sources supérieures* et *sources inférieures*, que la première de toutes est la *source de l'Empereur*, et la voici, sans aucun doute ; la seconde, la *source Quirine*, et la troisième, pour ne pas nommer les autres, la *source devant le bain de l'Empereur*. Alors, allons, nous aussi, boire un verre de cette eau chaude, à la gloire du grand Charlemagne !

Après boire, comme la coupole du Munster nous sert de jalon, nous traversons un jardin public, tout de plaisance, évidemment assis sur les ruines d'un vaste palais, on le voit au sol, et, sans nous arrêter à entendre les symphonies d'un orchestre militaire qui en occupe le centre et charme les promeneurs, nous entrons dans un dédale de petites rues antiques, étroites, serrées, qui aboutissent à des portes d'église.

Cette église, c'est la chapelle d'Aix, c'est la dernière demeure de Charlemagne ! Elle est bien telle au-dehors que je l'ai dit plus haut : voici la chapelle octogone, et voici le chœur ajouté par Othon III. Mais, en outre, voici des bâtiments qui forment le cloître dans lequel Charlemagne logea vingt chanoines, qui y suivirent en commun la règle de saint Augustin, jusqu'au règne de Othon III.

Nous entrons. Chapelle octogone de quarante-huit pieds de diamètre, avec deux galeries, une coupole percée de fenêtres, comme vous savez déjà. Mais on voit qu'on a restauré cette église, car au lieu de sa primitive simplicité, des cartons et des plâtres forment des groupes d'anges, des astragades, mille floritures, tout le rococo le moins acceptable en tel endroit. En face s'ouvre le cœur d'Othon, petite chapelle de trente pieds, ajoutée à la pre-

mière. Quelques gens pieux, hommes et femmes, prient, agenouillés sur les dalles. Nous avançons. Voici la lampe de Barberousse...

Au-dessous, au centre même de la chapelle, voici la grande pierre de marbre gris, et, enclavées dans le marbre, les lettres de cuivre poli par le pied des passants : CAROLO MAGNO. C'est là-dessous, dans un étroit caveau, que, pendant cent quatre-vingt-quatre ans, dormait Charlemagne, dans l'appareil de la royauté, au sommeil de la mort... C'est dans cette enceinte qu'il médita, pria, vivait !... C'est sous ce dôme que bien des empereurs furent couronnés... Nous restons long-temps en rêverie, nous aussi, et comme fixés au sol par le poids de la majesté du lieu...

— Monsieur, me dit à l'oreille un Français que je voyais errer dans la chapelle comme une âme en peine, vous serait-il agréable de me dire ce qu'il y a de curieux dans cette ville et dans cette église ?

— Suivez nous... dis-je à cet homme...

Et faisant signe à M^{me} D... et à Emile que nous allons entrer dans la sacristie, à droite du cœur d'Othon, je m'avance le premier, afin de révéler au touriste français qu'il est dans la plus fameuse ville du monde par les trésors et les souvenirs. Entrés dans la sacristie, nous trouvons un petit bonhomme, tout emmaillotté dans une longue redingote noire, vrai type du sacristain, cheveux plats, œil modeste, visage rubicond, qui nous regarde avec inquiétude et auquel je demande un cicerone et l'ouverture des trésors. Hélas ! mon clerc ne sait pas un mot de français et moi pas un mot de prussien. Je tire quelques thalers, et les lui montre. Cette pantomime devient plus intelligible sans doute, car il prend plusieurs pièces de monnaie, et me donne en échange deux petits cartons crasseux, l'un vert, l'autre jaune. Puis le drôle se remet à sa besogne de l'air le plus indifférent du monde.

— Où dois-je aller ? que dois-je faire avec cela ? lui dis-je.

Le sacristain me regarde d'un air paternel, presque peureux, comme l'oiseau sous l'œil du serpent qui le fascine, mais ne dit mot. Je reprends la pantomime, et, frappant sur mes deux cartons, je cherche à connaître leur destination. Le clerc me répond par un geste qui veut dire : Venez. Nous le suivons. Il nous fait traverser la chapelle, nous introduit dans le cloître, antique et vénérable construction, et, après nous avoir remarqués à sa suite dans trois de ses quatre côtés, il nous met en face d'un vieux chanoine que je salue fort courtoisement, et à qui j'exprime mes vœux de voyageur. Le saint vieillard me fait signe qu'il ne comprend pas, me salue et disparaît. Je me retourne pour m'accrocher au sacristain : il s'est enfui.

— Bigre ! dit le touriste, un épicier de la rue des Lombards, retiré des affaires... voilà tout ce qu'il y a ?... Heureusement je n'ai pas payé, moi. Je m'en vais. Bonsoir, la compagnie !

Nous laissons aller le stupide personnage. Je murmure le *margaritas ante porcos* en le lui appliquant, et nous rentrons dans la chapelle, et de la chapelle dans la sacristie. Le

clerc tremble à ma vue : son œil devient glauque. Je lui remontre mes deux cartons. Il ne regarde plus, et fourbit de plus belle les calices et les patènes... Pourtant le voici qui dispose une table, la couvre d'un tapis, allumé deux cierges, et... s'en va... Mais il s'en va si bien, qu'il ne revient plus... Attendre ? mais attendre quand on a au cerveau la fièvre de curiosité, c'est atroce. Je sens l'impatience qui me saisit : l'impatience appelle la colère... Le sacristain reparait, quand précisément mes nerfs sont à leur dernier degré de tension. Je lui saute au cou ; je saisis le collet de sa redingote qui commence à céder sous l'effort, je lui crie :

— Mais enfin nous ferez-vous voir...

Le pauvre homme tremble et pâlit : on lui a sans doute dit de terribles choses des Français... Heureusement je n'ai pas encore achevé ma phrase, qu'un prêtre paraît... C'est un grand et bel homme, au visage noble, à la parole franche et ouverte.

— Pardon de vous avoir fait attendre, nous dit-il ; mais nous n'entrons en fonctions qu'à huit heures et il n'est pas huit heures ; le désir du touriste vous a fait croire la journée plus avancée.

— Enfin, on parle donc français ici ! s'écrie M^{me} D...

Le sacristain, qui remet ses vêtements en ordre, me lance des reproches de chacun de ses yeux... Je lui tends la main... Mais chapeau bas : silence ! voici que l'on ouvre un immense et beau dressoir... oh ! c'est à être ébloui...

Voici la grande chasse en vermeil enrichie de pierres précieuses, dans laquelle sont enfermées les quatre grandes reliques : Robe blanche de la sainte Vierge portée pendant l'enfantement, langes de Jésus enfant, linge dont il fut serré sur la croix et taché de son sang, drap qui reçut le corps de saint Jean, après son supplice... Voici la parcelle de l'éponge du Calvaire, un bout de la corde de la flagellation, la ceinture de J.-C. dont les deux bouts sont scellés par Constantin le Grand, un lambeau du suaire, une portion du roseau de N. S., et le clou de la croix ; voici la partie de la vraie croix, enchassée en or, que porta toujours Charlemagne, vivant et mort, et que nous obtenons la faveur de baiser ; voici la ceinture de la Vierge, et un anneau de la chaîne de saint Pierre ; voici l'autre grande chasse en vermeil dans laquelle repose le corps de Charlemagne ; voici son crâne que l'on nous fait toucher, dont on nous fait remarquer l'ampleur, par une large ouverture de la ciselure ; voici son bras droit ; voici le cor de chasse de Charlemagne, fait d'une seule dent d'éléphant, auquel nous appliquons nos lèvres, en frémissant au contact de l'ivoire, voici les dons de Charles-Quint, de Marie Stuart, de l'infante d'Espagne, de Joseph I^{er}, dont je vous parlais hier, Madame ; voici même le bonnet carré que porta Léon III, lors de l'inauguration de la chapelle, en 804 ;

Voici encore la chasuble en satin bleu, brodé de perles, que mit saint Bernard lorsqu'il dit la messe dans la chapelle, en 1146.

Nous sommes absorbés par mille pensées, vous le concevez, Madame, en face de ces

richesses qui nous ouvrent les temps passés ; aussi parlons-nous peu. Mais en échange nous contemplons beaucoup, nous touchons, évoquant les siècles, nos souvenirs, les légendes et l'histoire. Le prêtre, bon et complaisant par excellence, répond à nos questions, les prévient, et se prend pour nous, d'une sympathie sincère. Les gens d'éducation se comprennent partout. Aussi le digne abbé nous comble-t-il d'égards tels, que je suis heureux d'avoir l'occasion de redire sa courtoisie à des oreilles françaises dignes de l'apprécier.

Ensuite, nous livre-t-il à un jeune Suisse auquel il nous recommande, et qui déchire assez le français pour nous faire comprendre ce qu'il doit nous montrer encore.

C'est d'abord le chœur d'Othon III, à la sortie même de la sacristie. Mais le tombeau d'Othon, qui était au centre, a disparu en 1794. Une pierre plate le remplace. Ce tombeau jadis, était couronné d'un aigle de bronze, le bec ouvert, l'œil furieux, les ailes ouvertes. Cet aigle existe encore, mais il sert de lutrin, près de la pierre plate. Au globe impérial sur lequel il repose, on a joint deux foudres. On prétend que c'est par ordre de notre Napoléon I^{er}. C'est ensuite la chaire donnée par Henri II, et qui se trouve près de la porte de la sacristie, voilée par une enveloppe de bois qui tombe et laisse voir le plus merveilleux travail de ciselure sur or, argent, cuivre, de sculpture sur bois et ivoire. Il n'est pas jusqu'à la patère et sa soucoupe de cristal de roche, venant de Henri II, et un onyx énorme de dix pouces, je crois, ainsi qu'une effigie de Charlemagne ayant la chapelle d'Aix sur le bras, qui figurent sur ce chef d'œuvre du XI^e siècle. C'est aussi, à droite de l'autel, le tombeau de Mgr A. Bertolet, unique évêque d'Aix-la-Chapelle, nommé par Napoléon I^{er}, qui renferme les restes du *primus et ultimus episcopus Aquisgranensis*.

Alors notre guide nous fait gravir l'escalier du Nord, qui jadis conduisait au palais de l'empereur, et nous arrête à la première galerie. Là, dans une niche mystérieuse, le Suisse nous montre l'admirable sarcophage en marbre blanc de Carrare de César-Auguste. Je ne vous dirai pas toutes les pensées qui bouillonnent dans nos poitrines en face de ce souvenir romain, devenu aussi un souvenir carlovingien, et qui remonte à mille huit cent soixante ans.

Ici, sous l'arcade qui fait face au chœur d'Othon III, après qu'on a soulevé son voile de chêne, nous nous trouvons devant le trône de Charlemagne ! Simple fauteuil de marbre, de marbre blanc, exhaussé sur trois marches de pierre, et dont les quatorze plaques byzantines chargées de sculptures sont avec les chasses du trésor de la sacristie où nous les avons admirées, tu reçus donc le cadavre inanimé du plus grand empereur de la terre, et tu le gardas pendant des siècles ! Comment ne pas te vénérer ? non pas à cause des trente-six empereurs qui se sont assis sur ton siège, mais uniquement pour le héros que tu as porté, et dont l'antiquité eût fait un demi-dieu. Eh bien ! je te vénère et je m'incline...

Hélas ! ils sont tous tombés, ces rois et empereurs qui ont effleuré ce marbre. Elle

aussi tomba, Joséphine, la douce créole de notre Napoléon, qui, en visitant Aix-la-Chapelle, eut aussi la fantaisie de s'asseoir sur tes ais impériaux... Ainsi, qu'y a-t-il de stable sur la terre?

Madame, je ne vais pas vous redire toutes nos impressions... Que peut-on raconter quand on a parlé des belles choses que je viens de dire, qu'on a touché Charlemagne, qu'on a médité sur le cercueil de César-Auguste, qu'on s'est assis sur le trône d'un empereur, et qu'on a prié dans l'antique chapelle d'Aix?

A peine oserai-je vous dire que nous avons promené nos rêveries historiques à la *tour de Granus*, qui est des Romains et domine l'Hôtel-de-Ville assis, à n'en pas douter, sur le palais et fraction même du palais de Charlemagne, car on retrouve des fondations dans tout le pourtour de cet édifice, qui, du reste, a tous les caractères de la plus haute antiquité. Cette tour de Granus est à l'est de l'Hôtel. A l'ouest, et comme pendant de la tour de Granus, et comme elle coiffé d'un clocheton mauresque à pointes, se trouve un heffroi qui sonnait autrefois, matin et soir, pour l'ouverture et la fermeture des portes. Ces tours sont très-hautes, et, de leur sommet, on voit toute la ville et son bassin. Un garde de nuit se tient d'ordinaire au Granus, et sonne les heures de nuit.

L'Hôtel-de-Ville a trois étages voûtés, de hauteur et de profondeur bien proportionnés. Autrefois l'étage supérieur formait une salle de cent-soixante-deux pieds de long sur soixante de large. Cette salle servait aux diètes et aux assemblées sous les empereurs. On y donnait aussi les fêtes d'usage en cette occasion. Aujourd'hui elle est coupée. Au second étage, dans la salle qui subsiste encore, fut signé le traité d'Aix-la-Chapelle, du 2 mai 1668, qui mit fin à la guerre de Louis XIV à l'occasion de la succession d'Espagne. Au rez-de-chaussée fut signé le second traité d'Aix-la-Chapelle, 18 octobre 1748; il mit fin à la guerre de la succession d'Autriche allumée entre la France, l'Espagne, la Prusse, la Bavière et leurs alliés d'une part, et, de l'autre, Marie Thérèse d'Autriche, l'Angleterre et la Hollande. Le prix de ce traité fut la main de Marie Antoinette, qui fut donnée à Louis XVI.

Le centre de la place dite *du Marché*, en face de l'Hôtel-de-Ville, est orné d'une fontaine, dont l'eau, saine et agréable, vient de trois-quarts d'heure au sud-ouest de la ville. Le jet d'eau retombe dans un bassin de cuivre qui pèse douze quintaux et date de 1620. Du bassin l'eau coule dans un autre magnifique bassin de pierre grise. Il s'en élève une colonne surmontée de la statue de bronze de Charlemagne, tenant le sceptre et le globe impérial. Aux deux côtés, à la distance de vingt pieds, sur des colonnettes se dressent ou deux coqs gaulois ou deux aigles. Mais aigles ou coqs, le temps a tellement altéré le fer ou le bronze dont ils sont faits, qu'ils s'en vont par fragments au moindre souffle du vent.

Le soir venait, Madame, et la beauté de cette heure solennelle engageant à une promenade au dehors, nous avons été à Borcette, *Porcetum*, en suivant la longue rue du Théâtre. Au IX^e siècle, Borcette n'était qu'une forêt de chênes. Elle était peuplée de san-

gliers d'où lui est venue son nom de Porcetum, porc. Je ne vous ferai pas l'histoire de Borcette. J'y ai été, mais je n'ai pas vu la ville, si ce n'est des yeux du corps, et le corps ne se rappelle de rien sans l'âme. Or mon âme rêvait toujours de Charlemagne.

Nous avons parlé de vous, Madame, moi, pour dire que je terminerais cette lettre le lendemain, Madame D... pour se féliciter de se rapprocher de vous très-prochainement, Emile pour avouer qu'il portait votre image dans son cœur.

Attendez donc bientôt votre amie, Madame, et, dans ce moment permettez-moi d'être l'organe des sentiments affectueux que vous lui inspirez, et très-respectueux de la part de

Votre humble serviteur,

Dory.

